

de rendre l'avenir solidaire du présent ; sans cesse le motif de notre voyage revenait à ma mémoire ; un sentiment mal défini me faisait prévoir, comme possible, un retour à Mexico, nécessité par la force des choses, et cet espoir tout léger et mal fondé qu'il pût être, suffisait pour adoucir mes regrets.



CHAPITRE X.

Retour à Vera-Cruz.

Trois jours seulement à Mexico ! Ce n'était véritablement pas assez pour voir tout ce que cette capitale renferme d'intéressant, et prendre une idée approximative des environs ; j'aurais voulu, Solis ou Lorenzana à la main, parcourir les lieux illustrés par le lieutenant de Charles-Quint, j'aurais voulu me rendre compte des obstacles qu'il eut à surmonter pour arriver au terme de l'une des plus grandes entreprises des temps modernes ; je me serais représenté ces combats de géants sur le théâtre où ils furent livrés, et malgré les grands changements qui ont été apportés depuis ce temps,

il m'aurait été possible de rebâtir l'ancienne Tenochtitlan, avec ses cinq chaussées, ses rues étroites et ses nombreux canaux; mais il faut du temps pour méditer et rêver, et les exigences de la diplomatie et du service militaire nous rappelaient à Vera-Cruz. Le délai fixé par le commandant Leray était, comme je l'ai dit plus haut, expiré depuis la veille; à quatre heures du matin (heure parfaitement incommode) la diligence s'arrêtait devant notre porte (c'est une galanterie qu'elle ne faisait qu'à nous, les autres voyageurs avaient dû aller la rejoindre longtemps avant); nous vîmes avec effroi qu'il y avait déjà quatre personnes dans l'intérieur, la diligence étant à neuf places, ainsi que l'affirment les administrateurs, il me paraissait impossible de faire entrer six personnes de plus dans l'espace rétréci qui était inoccupé; effectivement la chose fut abandonnée après plusieurs tentatives infructueuses, et l'un des soldats de notre escorte monta sur la voiture; moyennant cet expédient, nous fûmes exactement aussi pressés les uns contre les autres que lorsque, trois jours avant, nous arrivions à Mexico.

Nous reçûmes en montant en voiture une de ces nouvelles qui font paraître le chemin moins long, parce qu'elles préoccupent vivement l'esprit: la diligence qui devait arriver la veille de Vera-Cruz était en retard, on n'avait pas d'abord conçu d'inquiétude sur la cause probable de cet événement, mais on apprit depuis qu'elle avait été attaquée et volée à peu de distance de Puebla de los Angeles, et l'on nous racontait la chose en bloc et sans détails en nous souhaitant un bon voyage. Dans la circonstance actuelle nous n'avions aucun motif d'inquiétude, quatorze hommes de cavalerie devaient accompagner la voiture, et à chaque

poste un nombre pareil de protecteurs nous était assuré; les voleurs, qui ne pouvaient pas l'ignorer, ne se seraient certainement pas hasardés à nous attaquer.

Dès que nos effets furent arrangés convenablement ainsi que nos jambes (j'avoue que ce dernier point fut le plus difficile), nous partîmes emportés au grand galop en traversant ces rues désertes dont le silence était troublé par le bruit que nous faisons, rendu plus sonore et plus retentissant par le repos de tout ce qui nous environnait; les chevaux de la diligence et ceux de l'escorte piaffaient et tiraient des étincelles des cailloux roulés qui sont encastrés dans les rues; le roulement des roues formait une basse continue à cette sérénade d'un nouveau genre, avec laquelle nous saluions, en partant, Mexico endormie.

A la puerta San-Lazaro, nous atteignîmes la diligence d'Orizaba, qui partait en même temps que nous; les voyageurs de cette dernière voiture n'étaient pas fâchés de cette heureuse circonstance qui les mettait ainsi sous la protection de l'escorte d'honneur et de sûreté qui nous avait été accordée; la voiture avait même attendu un peu pour cela, et la chose en valait la peine. Il se passa beaucoup de temps avant que toutes les formalités nécessaires pour faire ouvrir une porte de Mexico fussent terminées; enfin nous sortîmes de la ville.

Il n'y a qu'une route pour les voitures de Mexico à Vera-Cruz; je la connaissais déjà, bien qu'un peu superficiellement, et j'aurais vivement désiré suivre celle qui passe par Tlascala; mais il n'y fallait pas songer: elle n'est praticable que pour les chevaux et les mulets, et je savais, par l'expérience des chemins où passe la voiture, que ceux

où elle ne passe pas doivent être véritablement mauvais : les Mexicains sont incapables d'exagération sous ce rapport.

Nos compagnons de voyage achevaient leur nuit, interrompue sitôt; j'attendis qu'il fit jour pour faire connaissance avec eux : il y avait un jeune avocat de *Merida*, capitale du Yucatan, qui venait de se faire recevoir docteur en droit à Mexico, il retournait dans son pays pour y exercer sa profession, en déplorant que le blocus l'obligeât, pour retourner à Campêche, à prendre le paquebot anglais qui le conduirait à la Havane, où il attendrait une occasion pour retourner à Merida; le second était architecte; le troisième, fils d'un riche mineur de *San-Luis Potosi*; le quatrième, un Allemand qui, après un long séjour au Mexique, retournait dans sa patrie.

Après le second relai, nous rencontrâmes la diligence qui aurait dû arriver la veille à Mexico; les pauvres voyageurs étaient encore émus du malheureux événement dont ils avaient été victimes; nous nous arrêtâmes pour recueillir, de la bouche même des acteurs, les détails de cette scène sanglante.

A la sortie de Puebla, dans un vallon qui traverse la route (elle est très-montueuse en cet endroit), plusieurs voleurs, nous ne pûmes en savoir le nombre exact, sortirent à l'improviste de derrière quelques buissons où ils étaient en embuscade; tous étaient à cheval; ils tirèrent d'abord un coup de fusil en guise d'avertissement, en criant au cocher d'arrêter, mais ce n'est pas chose facile que de retenir cinq chevaux lancés au galop sur un plan incliné; le cocher se mit cependant en mesure d'obtempérer à leur invitation, les voleurs trouvant probablement qu'il n'obéis-

sait pas assez vite à leurs ordres, tirèrent deux autres coups de fusil, l'un atteignit le cheval qui était en tête et le renversa mort, ce qui arrêta la voiture à l'instant même; l'autre était dirigé sur le cocher, mais il frappa un domestique de la poste, qui était sur le siège; le coup fut mortel, ce malheureux eut la tête traversée et tomba par terre, ne donnant plus aucun signe de vie; ce qu'il y a de fatal, c'est que cette victime n'occupait cette place que momentanément; il devait ramener le cheval de renfort que nous avions attelé à la diligence pour passer ces ravins difficiles et les côtes dont nous avons déjà parlé.

La voiture ainsi arrêtée violemment, les voleurs purent exécuter leur œuvre de rapine; tout l'argent, tous les bijoux furent leur proie; non contents de ce riche butin (un seul voyageur portait cent vingt onces d'or, dix mille francs) ils descendirent les malles, les valises, en forcèrent les serrures et prirent tout ce qui était à leur convenance; un médecin français qui allait s'établir à Mexico, perdit tout ce qu'il apportait de France, argent, lettres de change, trousse, boîtes à instruments, bijoux, tout lui fut pris; les autres voyageurs ne furent pas épargnés, mais aucun ne portait sa fortune entière, comme notre malheureux compatriote. Ces infortunés étaient encore à dresser l'inventaire de leurs pertes quand nous les rencontrâmes. La veille, après leur malheureuse rencontre, ils avaient été coucher à Rio-Frio, où on les avait retenus jusqu'à ce que la justice, qui était accourue de Puebla, non sans s'exposer au même danger, eût constaté le crime : ce sera probablement la seule satisfaction que les malheureux volés retireront de cette démar-

che, ou bien les Mexicains auraient complètement oublié les traditions espagnoles; il faut ajouter toutefois que dans un pays aussi désert, il est plus que difficile de suivre la trace des malfaiteurs; ils n'ont, pour être sûrs de l'impunité, qu'à mettre deux ou trois montagnes entre eux et ceux qui les poursuivent.

Nous retrouvâmes à Rio-Frio nos compatriotes aubergistes dans la plus vive anxiété, mille bruits contradictoires circulaient déjà sur l'issue de la mission du commandant Leray, et ils étaient parvenus à trouver des échos jusque dans cette sauvage vallée. Leurs craintes étaient sans fondement, mais je fus touché de leur affliction, et je ne les quittai pas sans un vif sentiment de commisération; j'ignorais l'issue qu'auraient nos différends avec le Mexique; si elle était sanglante, ces infortunés avaient tout à craindre de la férocité de leurs voisins; dans une ville, on peut espérer de sauver ses jours, même au milieu des plus grands bouleversements, mais trois Européens seuls, entourés de sauvages à demi-civilisés, n'auraient pu ni fuir, car ils étaient trop loin de toute retraite, ni se défendre. Que pouvaient deux hommes et une femme contre une multitude?

A notre arrivée à Tesselucas, don Calisto Zaragoza (car nous avions heureusement notre ancienne connaissance avec nous) se présenta au chef du poste pour réclamer l'escorte qui devait nous conduire à Puebla, il revint à nous consterné; tous les soldats qui formaient la station avaient été envoyés à la poursuite des voleurs qui avaient la veille dévalisé la diligence; l'escorte nous manquait ainsi dans le lieu le plus dangereux de toute la route, sans qu'il y eût moyen d'y remédier, car il était impossible de pro-

poser aux cavaliers qui nous suivaient avec peine, de redoubler à l'instant même.

C'était une circonstance fâcheuse, mais à laquelle il n'y avait aucun remède; nous primes bravement notre parti, et seuls nous nous lançâmes en avant, aussi vite et même plus vite que si nous avions eu la cavalerie à nos côtés.

La route fut rapidement parcourue, et nous arrivâmes en peu de temps à une lieue environ de Puebla de los Angeles; à la place où la diligence avait été arrêtée. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant sur le théâtre de cet événement une quinzaine d'hommes à cheval, armés de fusils, porteurs de mines tellement suspectes que je les pris pour les mêmes acteurs qui s'apprétaient à donner une seconde représentation de leur savoir faire; tout le monde y aurait été trompé: nous avançâmes toutefois sans la moindre irrésolution, et quand nous les eûmes rejoints, un *vayan ustedes con Dios* (allez avec Dieu), salut espagnol, me fit voir qu'il ne faut jamais se hâter de juger sur l'apparence; ces cavaliers étaient d'honnêtes et paisibles habitants de Puebla qui retournaient chez eux après avoir été essayer des chevaux dans la campagne, et qui s'étaient armés à cause de la mauvaise réputation que la route avait acquise depuis longtemps et dont elle venait récemment de prouver qu'elle était digne.

Notre séjour à Puebla, aussi court que le premier que nous y avons fait, ne me permit guère d'augmenter les notes que j'avais déjà prises; tout le monde m'avait vanté la beauté de cette ville, et j'aurais bien voulu pouvoir y séjourner, ne fût-ce qu'un jour; il n'y fallait pas songer; les seules promenades que je pus faire dans les rues ne m'ap-

prirent rien de nouveau, et comme je m'y trouvais un dimanche, les boutiques et les magasins étaient fermés, et la ville, livrée au seul éclairage des reverbères espagnols (l'enfance de l'art) qui brillent dans les rues comme des vers luisants dans une forêt, présentait partout une profonde obscurité.

A peine don Calisto Zaragoza fut-il descendu de voiture qu'une foule innombrable, plus compacte encore que celle qui nous avait déjà accueillis dans cette ville, l'entoura en l'accablant de questions multipliées, auxquelles il répondit des choses d'autant plus mystérieuses et moins compromettantes qu'il ne savait pas un seul mot de tout ce qui s'était passé entre le commandant Leray et le gouvernement mexicain. Don Calisto fendit toutefois la foule pour se rendre auprès du commandant militaire de la province qui le faisait demander et nous prévint que nous ne le reverrions qu'au moment du départ.

Ce moment fut signalé, le lendemain matin, par le bruit de l'escorte qui se rangeait en bataille devant l'auberge, la journée que nous avions à faire était la plus longue de toute la route, aussi le conducteur avançait-il l'heure habituelle du départ; on avait doublé l'escorte; je ne savais s'il fallait attribuer cette mesure à une précaution ou à un redoublement d'égards inspiré par l'importance de la ville que nous avions à traverser; au relais suivant nous eûmes le nombre d'hommes habituel.

Avant d'arriver à *Nopaluca*, où nous devions dîner, nous vîmes, au bord de la route, une croix nouvellement plantée sur la terre fraîchement remuée; c'était l'annonce d'un assassinat: les Mexicains ont suivi en ceci la coutume

espagnole¹, et, comme leurs pères, ils avaient placé quelques pierres au pied et sur les branches de la croix. Cet usage de déposer des pierres sur les tombes remonte à la plus haute antiquité; les Arabes l'ont conservé et le pratiquent de nos jours, et chaque passant, en déposant une pierre, récite une prière pour le repos de l'âme du défunt.

A *Nopaluca*, l'escorte nous manqua comme à *Tesmelucas*; les soldats étaient partis la veille pour une expédition: nous fûmes encore réduits à nous garder nous-mêmes; nos compagnons de voyage me paraissaient amis de la sécurité, car ils supportaient impatiemment cette privation, je dois en excepter don Calisto et les deux soldats d'escorte, qui, j'en suis convaincu, se seraient conduits dans l'occasion en braves et loyaux militaires.

Malgré la précaution que nous avions prise de devancer l'heure du départ, des retards dans les relais, des chevaux fatigués et les mauvais chemins nous firent arriver quatre heures plus tard à *Perote*, où nous devions coucher, que l'heure habituelle de la diligence; en approchant de la ville nous eûmes une alerte, le cocher, malgré l'obscurité, vit s'avancer sur lui trois hommes à cheval, le soldat placé en sentinelle sur l'impériale les aperçut également, il saisit son fusil, l'arme et couche en joue les arrivants; le domestique du commandant Leray, placé de manière à voir ce

¹ En Espagne et dans le royaume de Valence surtout, les chemins sont hérissés de croix de meurtres, ainsi que les angles des maisons; il y a sur chacune une inscription formulée presque de la même manière, qui indique le nom du mort; j'en ai vu une assez singulière auprès de Valence; elle était ainsi conçue: « Ici mourut (le nom du mort) qui fut assassiné par un homme qui n'avait pas ses vertus. » Ce qui me paraît incontestable.

qui se passait sur la route, prend un pistolet et l'arme : nous imitons ce mouvement et nous allions faire une décharge générale au premier signal ; heureusement cette fatale méprise n'eut pas lieu , les cavaliers se firent reconnaître , le premier était le maître de l'auberge de Perote , qui ne pouvait résister à l'inquiétude qui le tourmentait depuis le vol de la diligence , et voyant un retard inaccoutumé , avait fait préparer des chevaux , et suivi de deux domestiques , s'était avancé à notre rencontre ; l'intérêt que don Alejandro (c'est le nom de notre hôte) prit à nous , faillit lui coûter cher et nous lui témoignâmes toute la satisfaction que son procédé généreux nous faisait éprouver.

Le lendemain (toujours de grand matin) , nous eûmes pour sortir de Perote , une escorte qui avait fait ses preuves la veille , sous les ordres d'un capitaine de cavalerie habitant de Jalapa ; ces cavaliers s'étaient mis à la poursuite d'une bande de malfaiteurs qui , depuis quelques jours , s'était présentée dans le pays , ils avaient rencontré ces bandits et les avaient faits prisonniers , mais non sans combat , le capitaine , avec qui nous avions soupé le soir même , à son retour de l'expédition , nous dit qu'ils avaient fait une résistance désespérée , il avait dû agir avec vigueur et tuer de sa main le chef de la bande ; d'un coup de lance entre les deux épaules il l'avait abattu à ses pieds ; transporté dans les prisons de Perote , le moribond y était mort en arrivant : quelques autres voleurs avaient été blessés , mais aucun n'était en danger , et la route était ainsi momentanément assainie : ce brave capitaine revint avec nous jusqu'à Jalapa où il habitait.

Nous étions ainsi parfaitement dégagés d'inquiétude ,

sous le rapport des voleurs , et nous nous en félicitons lorsqu'il nous arriva , en descendant la côte de Perote , l'accident le plus désagréable pour des voyageurs , la soupente de gauche cassa net : nous étions à une lieue de la ville , il n'y avait pas moyen d'y retourner , nous allâmes , au petit pas , à quelques centaines de toises du lieu de l'accident , à la hacienda (ferme) de San-Martin del Molino , où nous pouvions espérer de pouvoir réparer l'accident ; il faisait un froid extrême , et nous ne fûmes pas fâchés de mettre pied à terre pour rétablir la circulation du sang.

Nous eûmes tout le temps nécessaire et au-delà pour nous promener et voir en détail la ferme considérable dont nous étions devenus les hôtes involontaires , il fallut détacher un dragon de l'escorte pour aller jusqu'à Perote chercher les outils nécessaires pour réparer l'avarie , et même une soupente , s'il en trouvait une convenable , pour remplacer celle qui avait manqué ; pendant ce temps le conducteur , dont l'esprit était fertile en expédients , en trouva un qui simplifiait singulièrement la question , il plaça un épais et large madrier qui reposait l'une de ses extrémités sur l'essieu des roues de derrière , l'autre sur l'avant-train et soutenait parfaitement la caisse ; l'élasticité n'était pas la qualité dominante de ce support improvisé , mais il serait injuste de ne pas avouer que l'on ne pouvait rien désirer de plus parfait sous le rapport de la solidité.

Pendant notre halte forcée , le jour allait se faire , tous les domestiques et les laboureurs de la ferme se rassemblèrent au nombre de soixante environ auprès d'une petite chapelle où le dimanche un prêtre vient dire la messe ; lorsque les étoiles commencèrent à pâlir , lorsqu'une teinte